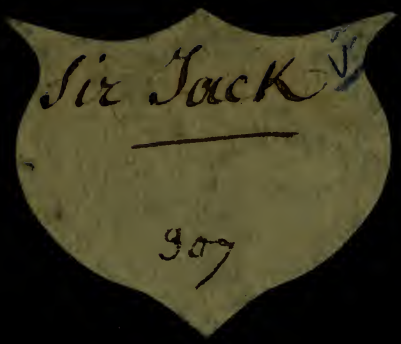
505



505

SIR JACK,

OU

QUI EST-CE QUI VEUT SE FAIRE PENDRE

Histoire burlesque, en trois Episodes,

PAR

MM. DUVERT, DESVERGERS ET V. WARIN,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Nouveautés, le 9 Juin 1829.

3790
B.

Bruxelles,
Chez L. DUMONT, Éditeur, rue des Sablons,
Son 1re, No 1042.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SIR JACK, baronnet	M. Thénard.
GRIPPY, sa femme	Mme Després.
MORIN, ex-choriste de l'Odéon, fou.	M. Armand.
GAILLARD, bossu	M. Bouffé.
DICK, vieux domestique de sir Jack.	M. Guénée.
DÉBORA, sa sœur	Mme Florval.
SIR BLAGFORT, constable . . .	M. Rogy.
LANDRY, charron	M. Morel.
UN GREFFIER	M. Vézian.
THOMAS, gardien de la maison des fous de Charenton.	M. Bachelard.
MISTRISS BLAGFORT.	Mlle Clémence.
ANNA BLAGFORT	Mlle Gabrielle.

Hommes de peine de la maison de Santé.

Force-armée écossaise.

Peuple des deux nations.

La scène se passe en Écosse aux 1er *et* 3me *actes, et à Paris, au* 2me.

SIR JACK,

OU

QUI EST-CE QUI VEUT SE FAIRE PENDRE?

HISTOIRE BURLESQUE EN TROIS ÉPISODES.

PREMIER ÉPISODE.

LE CAS PENDABLE.

Le théâtre représente un salon. — Dans le fond, la porte d'entrée donnant sur des jardins. — A gauche, une porte latérale. — De l'autre côté, une table, et tout ce qu'il faut pour écrire. — Au lever du rideau, des domestiques sont occupés à nettoyer et préparer l'appartement.

Scène première.

DICK, DÉBORA, DOMESTIQUES.

CHOEUR DES DOMESTIQUES.

Air *de Figaro.*

Arrangeons,
Préparons,
Décorons;
Que tout respire un air de fête;
De sir Jack le bonheur s'apprête,
L'hymen le plus heureux
Va combler tous ses vœux:
(*Les domestiques continuent à arranger les meubles.*)

DICK.

Comment, ma sœur, tu es sûre qu'elle est arrivée?

DÉBORA.

Hier, je me trouvais à l'auberge de Saint-Dunstan, lorsqu'elle y est descendue... Je l'ai reconnue tout de suite, cette pauvre Grippy, et nous avons causé long-temps ensemble.

DICK.

C'est-à-dire que je ne serais pas surpris de tomber malade d'ici à quelques jours, par suite du saisissement que ça me donne... et elle se prétend la femme de mon maît·e?... de sir Jack?

DÉBORA.

Vraiment, oui!... bien plus, elle le prouve!

DICK.

Voilà bien les maîtres!... depuis si long-temps que je sers celui-ci, je pouvais penser qu'il n'avait pas de secret pour moi... pas du tout... Je le croyais veuf... il se trouve qu'il est marié... c'est une indignité!... Mais où as-tu donc connu sa femme?

DÉBORA.

A Édimbourg, il y a dix ou douze ans : elle était femme de charge de l'épouse de lord Darnley, qui était grand juge d'Écosse, et qui l'est encore aujourd'hui... C'est là que sir Jack fit sa connaissance dans un voyage à Édimbourg. Il arrivait de Québec pour voir son oncle, et pour quelques affaires relatives à son commerce...

DICK.

Son commerce!... il faisait le commerce?... et quel commerce faisait-il?...

DÉBORA.

Il était cordier... C'est un état dans lequel il paraît qu'on fait bien ses affaires; car c'est ce qui décida Grippy à l'épouser... Ils partirent ensemble pour Québec; et c'est après trois mois de mariage qu'il l'a abandonnée, et est revenu en Écosse.

DICK.

Je conçois bien qu'il ait quitté sa femme, s'il n'en était pas content... l'Amérique est le pays de la liberté... Mais pourquoi se fait-il passer pour veuf?

DÉBORA.

Je n'en sais rien; tout ce que je puis te dire, c'est qu'elle est furieuse contre son mari... Il paraît qu'elle a bien souffert, cette pauvre Grippy!... Oh! les hommes! les scélérats d'hommes!...

DICK.

Ma sœur, pour l'amour de Dieu, laissons de côté les jérémiades : je sais que tu as été aussi malheureuse en amour... mais c'est ta faute!... il ne fallait pas aller en France... et, malgré ta colère, tu serais peut-être bien aise de trouver encore des scélérats!...

DÉBORA.

Air *de Julie.*

Mon frère, ici point d'épigrammes,
Epargne-moi tes discours insolens.

DICK.

Ma chère, je connais les femmes,
Ell' n'accusent que les absens;
A leurs amans elles font toujours grace,
Tant qu'ils demeur'nt attachés à leurs pas :
Mais à leurs yeux ce sont des scélérats,
Dès qu'ell's les jugent par contumace.

DÉBORA.

Mon frère, vous avez toujours quelque chose de désagréa-

ble à me dire... mais taisez-vous, j'aperçois mistriss Jack; elle est exacte au rendez-vous.

DICK.

C'est elle!... belle femme, ma foi! (*Aux domestiques.*) Vous autres, allez préparer les illuminations dans le jardin... on y dansera... si on danse... et, surtout, pas de bruit du côté de l'appartement du baronnet.

Reprise du chœur en sortant.

Arrangeons,
Préparons, etc.

Scène 2.

DICK, DÉBORA, GRIPPY.

DÉBORA.

Ah! madame, c'est vous, je vous attendais.

GRIPPY, *montrant Dick.*

Nous ne sommes pas seules?

DÉBORA.

Ne craignez rien, c'est mon frère Dick, le premier domestique de sir Jack.

GRIPPY, *à Dick.*

Dick, votre sœur m'a parlé de vous; elle m'a assuré que vous ne me trahiriez pas.

DICK.

Moi, madame, Dieu de Dieu! vous pouvez être bien tranquille.

GRIPPY.

Il est donc vrai! je suis ici chez sir Jack! j'ai peine à le croire... ce luxe, cette richesse!... lui qui, autrefois, était cordier à Québec.

DÉBORA.

Justement. Tout ce bien-là lui vient d'un oncle qu'il avait.. un ancien cordier de la marine, qui est mort il y a dix ans, au moment où sir Jack est arrivé de l'Amérique; mais personne n'a jamais su qu'il était marié.

GRIPPY.

Le monstre a eu de puissantes raisons pour le cacher... après les traitemens affreux qu'il m'a fait subir, et qui avaient appelé sur lui la sévérité des lois.

DICK.

Vraiment?

GRIPPY.

Un jour vous saurez tout... pour le moment, il ne s'agit que de me servir dans le plan de vengeance que j'ai adopté. (*A Débora.*) Vous m'avez dit, je crois, que c'était aujourd'hui qu'il se remariait?

DÉBORA.

Dans une heure, au plus tard.

GRIPPY.

Et qui épouse-t-il?

DICK.

Miss Blagfort, la fille du Constable.

GRIPPY.

Je suis arrivée à temps !... J'avais d'abord le projet de me présenter à lui, et d'empêcher ce mariage... mais je me serais exposée de nouveau aux traitemens dont j'ai failli devenir la victime... aussi j'ai changé d'avis... je suis allé trouver lord Darnley, le grand juge d'Écosse... je lui ai déclaré la vérité... et il m'a indiqué une manière détournée d'accomplir mon dessein... mais il faut pour cela que vous consentiez tous deux à me servir...

DÉBORA.

Oh! pour moi, madame, je vous suis entièrement dévouée.

DICK.

Et moi, il n'y a rien que je ne fasse pour empêcher mon maître d'être bigame.

GRIPPY.

Avant de reprendre le titre de son épouse... je veux lui faire subir assez d'épreuves pour qu'il se repente de sa conduite passée.

DICK.

Mais, madame, si cependant cela devait faire du mal à mon maître...

GRIPPY.

Soyez tranquille, ma vengeance sera très-innocente, et Dieu sait qu'il en méritait une plus sérieuse.

DICK.

Alors, madame, je suis tout à vous.

DÉBORA.

Oh! la vengeance! la vengeance!

DICK, *à part.*

Allons, la voilà qui va recommencer... Dire que depuis 1814 elle enrage contre son séducteur... (*Haut.*) Enfin, madame, qu'avons-nous à faire pour vous servir dans tout cela?

GRIPPY.

Rien, qu'à me rendre compte de ce qui se passera... Je retourne à l'hôtel où je suis descendue... Dans quelques instans le Constable recevra l'ordre du grand Juge, et nous verrons après.

ENSEMBLE.

Air du Hussard de Felsheim.

Observons-nous, de la prudence,
Sur { Mon projet ne dites rien.
{ Son projet ne disons rien.
Oui, pour assurer sa } vengeance,
Oui, pour assurer ma }
Du mystère, et tout ira bien.

(*Grippy sort.—On entend la voix de sir Jack dans la coulisse.*)

Scène 3.

JACK, DICK.

JACK, *à la cantonnade.*

Très-bien! très-bien!... charmant!... Ah! te voilà, Dick, sais-tu bien que ces drôles-là ont décoré le salon avec une magnificence étonnante.

DICK.

On convient généralement dans le pays qu'il n'y a pas en Écosse un plus magnifique seigneur que votre honneur.

JACK.

On convient de ça... on a raison de convenir de ça... et cependant, Dick, mon cher Dick!... j'ai besoin de consolations; j'en ai le plus grand besoin.

DICK.

Vous, mon maître?... dans votre position... riche comme vous l'êtes?...

JACK.

C'est justement cela... Si j'étais pauvre, je me consolerais moi-même... mais, puisque j'ai le moyen de payer, je veux avoir un consolateur, et c'est toi que j'ai choisi, mon cher Dick.

DICK.

Moi! certainement, je suis très-flatté...

JACK.

Mais avant d'aller plus loin, avant de te rendre le confident de mes chagrins, je veux voir si tu sauras me consoler. Donne-moi un fauteuil. (*Il s'assied.*) Voyons comme tu vas t'y prendre : (*Il s'assied, et prend un air très-affligé.*) Dick j'ai du chagrin.

DICK.

Cela me fait de la peine.

JACK.

Que ça?

DICK.

Mais si votre honneur veut me confier la cause de ses chagrins, il peut être sûr que je les partagerai.

JACK.

Comment, tu les partageras!.. Qu'entends-tu par là?

DICK.

Dam', j'entends par là que j'en prendrai la moitié.

JACK.

La moitié!.. eh bien!.. j'aime beaucoup ça, par exemple!.. Je te paie donc pour que tu ne fasses que la moitié de ta besogne?.. j'entends parbleu bien que tu prennes tout.. ou au moins les trois quarts.

DICK.

Je ferai mon possible pour vous être agréable.

JACK.

C'est bien; je suis content de ton zèle, et je vois que je

puis sans danger, déposer mon secret dans ton sein. Écoute-moi, et ne fais pas de réflexions... Mon cher Dick, tu ne sais pas que j'ai été marié?

DICK.

Vous ne me l'avez jamais dit.

JACK.

Je t'ai dit de ne pas faire de réflexions, et voilà déjà que tu commences!

DICK.

Je ne dis plus rien.

JACK.

Il y a dix ans environ, j'épousai une femme superbe, un être magnifique!.. quel beau couple nous faisions!.. Le premier mois, ça allait bien... ma femme m'adorait... Mon petit ami, par-ci, mon petit ami, par-là... j'étais dans l'ivresse... Je me promenais avec ma femme, la canne à la main... je disais seulement tout bas... faudra voir!.. Le second mois, je me promenais encore, toujours la canne à la main, mais sans ma femme... Tandis que j'étais dehors, il venait à la maison un individu, un grand godelureau, qui arrivait toujours quand je m'en allais... c'est bon... je ne disais rien. Le troisième mois, ma femme me répétait tous les matins, avec sa petite voix douce... Dieu! quelle jolie petite voix elle avait, ma pauvre femme! une linotte véritable; elle me disait donc, le troisième mois: Jack, pourquoi ne vas-tu pas prendre l'air?.. il fait beau, vas te promener, mon ami... moi j'allais... Un jour, il vint à tomber de l'eau, je rentre plus tôt qu'à l'ordinaire, je vas à la chambre de ma femme, je cogne avec le bout de mon rotin: dog, dog!.. pas de réponse... Ah! bien! je me dis: c'est bien, je vois la chose... Dog, dog, dog! je cognais toujours, quand, en regardant par la serrure, j'aperçois un particulier qui saute par la fenêtre, et qui joue des jambes... Moi, je reste ébahi!.. Ma femme ouvre la porte; j'entre, toujours la canne à la main... remarque bien la position!.. A peine suis-je entré que voilà qu'elle se met à faire des cris... mais des cris affreux!..

DICK.

Ah! mon Dieu! et qu'avait-elle donc?

JACK.

Je vais te dire: c'est qu'en entrant je me suis mis à m'expliquer, et, dans la chaleur de mes reproches, je ne sais si c'est ma femme qui a touché ma canne ou bien ma canne qui a touché ma femme, mais au bout de vingt minutes d'explication, ma femme a fini par ne plus crier du tout...

DICK.

Ah! ciel!

JACK.

Je sais bien qu'on peut me dire que j'ai agi trop légèrement.

DICK.

Mais pas trop, pas trop.

JACK.

Que je suis un tigre, un barbare... je le sais encore... aussi je suis l'homme le plus malheureux de la Mappe-Monde... et ici même, où j'ai de la fortune, où j'ai l'air de vivre tranquille, j'ai des remords, j'en ai... En as-tu, toi, des remords?

DICK.

Ma foi, non!

JACK.

Tant mieux pour toi, car c'est bien incommode.... J'en ai le matin, j'en ai le soir, j'en ai toute la journée... Voilà pourquoi j'ai besoin d'un homme dévoué, qui charme mes ennuis... voilà pourquoi je t'ai donné de l'avancement. Tu n'es plus ni domestique, ni valet de chambre, tu charmes mes ennuis, tout bonnement, voilà ton grade!

Air *du Château perdu.*

A ma santé la tristesse peut nuire,
Il faut mon cher, règle-toi là-dessus,
Vingt fois par jour que tu me fasses rire,
C'est ton emploi, je ne m'en mêle plus.
Oui, la-dessus règle en tout ta conduite,
Rends-moi bien gai par tes soins amusans...
Car si j'avais des ennuis, par la suite,
J' les retiendrais sur tes appointemens.

DICK.

Diable! mais votre honneur me donne là une fonction. (*A part.*) Des ennuis!.. il en aura sans doute plus qu'il ne pense!

JACK.

Mais tais-toi!... voici ma future et son père.

Scène 4.

SIR JACK, DICK, LE CONSTABLE, SA FEMME, SA FILLE, LES CONVIÉS.

Air : *Contredanse de la Dame Blanche.*

Ah! quel beau jour!
En ce séjour,
Au rendez-vous
Nous venons tous,
Pour signer l'alliance
De ces deux aimables époux;
Célébrons-les avec ardeur;
Que des vœux, formés par le cœur,
Leur donnent l'assurance
Du plus parfait bonheur!

JACK.

Beau-père, belle-mère, ma future, mes amis... je suis sensible aux sentimens que vous m'exprimez, faites des vœux pour mon bonheur, ça ne peut pas me nuire... et puis c'est l'usage, quand on est invité à une noce, on mange, et on fait des vœux, voilà tout.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE CONSTABLE.

Surtout ne perdons pas de temps... il faut que dans un moment tout soit terminé... Un mariage ne doit pas empêcher les affaires d'État, et j'en aurai une aujourd'hui.

JACK.

Oh! l'État! l'État! il attendra, il n'est pas pressé. Il n'épouse pas votre fille, l'État.

LE CONSTABLE.

Vous ne savez pas qu'il s'agit de l'arrestation d'un grand criminel?

JACK.

Oh! le scélérat!.. Qu'est-ce qu'il a fait?

LE CONSTABLE.

Ça ne me regarde pas : je ne sais pas même encore son nom... mais dès que j'aurai ordre d'agir...

JACK.

C'est ça!.. vous ne connaissez que votre devoir, vous, beau-père... On vous dit : voilà un coupable! vous courez dessus, vous l'empoignez; et puis en prison : bien le bonsoir; tire-toi de là si tu peux... mais qu'est-ce que vous tenez donc sous le bras?

LE CONSTABLE.

Mon gendre, c'est le recueil complet des us et coutumes de ce canton, dont quelques-uns ont encore aujourd'hui force de loi, et que j'ai apporté, parce que nous en aurons peut-être besoin pour discuter les articles du contrat de mariage.

JACK, *ouvrant le livre.*

Ah! diable!... voyons donc ça. (*Lisant bas.*) Ah! par exemple, je tombe sur une coutume assez bizarre!

LE CONSTABLE.

Laquelle?.. C'est possible, nous avons des lois très-bizarres dans ce canton.

JACK.

Écoutez donc, beau-père : c'est très-curieux. Article 1168 : « Tout habitant du canton d'Arwen qui aura été condamné » à être pendu, obtiendra trois mois de délai, pendant » lesquels il aura le droit de produire un remplaçant, bien » constitué, qui sera pendu aux lieu et place du coupable, » lequel sera proclamé innocent, la justice étant satis- » faite. » Ah! mais voilà une loi fort amusante, fort originale!..

LE CONSTABLE.

Cependant, mon cher gendre, il est sans exemple, dans le canton, que ce privilège ait jamais été invoqué avec succès.

JACK.

Cela ne m'étonne pas. Un remplaçant, pour un genre de service comme celui-là, doit être très-difficile à trouver... Mais dites donc, beau-père, nous causons législation, et nous ne pensons pas à ma fiancée qui est là.

LE CONSTABLE.

C'est ma foi vrai.

JACK.

Pardon, charmante fiancée! je causais avec votre estimable papa; me voici tout à vous... Voulez-vous signer la première, ou voulez-vous que ce soit moi?

ANNA.

M. le Baronnet, je ferai ce que mon père voudra.

MAD. BLAGFORT.

Allons, à vous, ma fille.

LE CONSTABLE.

Oui, ce sont toujours les femmes qui commencent.

JACK

Il a raison le Constable, ce soit toujours les femmes qui commencent. (*A part.*) même dans les disputes. (*Il donne la plume à Anna qui signe.*) C'est drôle! je ne sais pas pourquoi j'ai un tremblement... je donnerais quelque chose à celui qui me dirait pourquoi j'ai un tremblement... Dick, viens auprès de moi.

(*Il semble consulter Dick sur son tremblement.—Dick lui exprime qu'il en ignore la cause.*)

LE CONSTABLE.

A vous, sir Jack.

JACK.

Oui, beau-père.

Anna retourne auprès de son père.—Sir Jack prend sa place à la table, en prenant une plume; il fait un mouvement.)

Scène 5.

(LES MÊMES, DÉBORA, *puis* UN GREFFIER, *suivi de soldats*

DÉBORA, *accourant.*

M. le Constable! M. le Constable! la maison est pleine de soldats.

JACK, *se levant.*

Des soldats chez moi!... Qu'est-ce que cela signifie?

DÉBORA.

Votre greffier les accompagne... Mais, tenez, le voici, il vous dira lui-même..... (*Bas à Dick.*) Je viens de voir Mistriss Jack; ne quitte pas son mari. Quelque chose qui arrive, ne sois surpris de rien.

DICK, *bas.*

Bien.

LE GREFFIER.

M. le Constable, ce paquet arrive à l'instant d'Édimbourg.

LE CONSTABLE.

C'est de la part de lord Darnley, le grand-juge d'Écosse.

DICK, *à part.*

Lord Darnley... je devine.

LE CONSTABLE.

Il s'agit sans doute de ce fameux criminel.

(*Il brise l'enveloppe.*)

DICK, *à Débora.*

Est-ce que par hasard, ce serait?...

DÉBORA.

Silence!

LE CONSTABLE.

Signez, mon gendre, signez toujours pendant que je lirai ce message.

JACK.

J'y suis, beau-père; c'est que je voudrais bien connaître...

LE CONSTABLE, *cherchant ses lunettes.*

Eh bien! est-ce que j'ai oublié mes lunettes?

JACK.

Vous n'avez pas vos besicles?... Donnez, beau-père, je vas vous déchiffrer ça, moi; j'ai des yeux de lynx... des yeux étonnans.

LE CONSTABLE.

Volontiers, mon ami, je serai bien aise de savoir...

(*Il lui donne le papier.*)

« Nous, Grand-Juge du royaume d'Écosse, transmettons » au Constable d'Arwen, l'ordre d'arrêter sur-le-champ, » (*Il frotte le papier.*) le nommé... » (*A part.*) Ah! mon Dieu!... Dick, ici. (*Dick s'approche.*)

LE CONSTABLE.

Comment dites-vous?

JACK.

Je ne dis rien... Je ne peux pas déchiffrer.

LE CONSTABLE.

Eh bien! sir Jack, qu'avez-vous donc?... Vous paraissez incommodé?

JACK.

Ce n'est rien, beau-père... une douleur subite qui vient de me prendre.

LE CONSTABLE.

Pourquoi diable ai-je oublié mes lunettes?

DICK.

Si M. le Constable voulait essayer les miennes?

LE CONSTABLE.

Donne, mon ami, donne.

(*Dick lui donne ses lunettes.*)

JACK, *très-vivement.*

(*A Dick.*) Tu portes des lunettes toi, misérable! Pourquoi te permets-tu d'avoir des lunettes? (*Au Constable.*) Beau-père, je vous préviens que ses lunettes ne valent rien..... Adieu, je vais prendre l'air... j'ai une fièvre de cheval.

LE CONSTABLE, *le retenant par le bras.*

Attendez donc, attendez donc.

JACK.

Lâchez-moi, je vous en prie, beau-père, vous me faites mal.

LE CONSTABLE.

Oh Ciel! qu'ai-je lu?.. Soldats, emparez-vous à l'instant de sir Jack.

JACK.

Ça n'est pas vrai!.. c'est une calomnie!.. Qu'est-ce qui a pu me dénoncer?.. Je n'en ai jamais parlé à personne.

LE CONSTABLE.

Le coupable s'est trahi lui-même... Oui, messieurs, ce grand criminel, accusé d'avoir tué sa femme, c'est sir Jack!

TOUT LE MONDE.

Sir Jack!

LE CONSTABLE.

Et moi qui allais donner ma fille à ce nouveau Barbe-Bleue!... Mon ami, je ne vous dissimule pas qu'il faut aller en prison, provisoirement.

JACK.

Comment, beau-père?.. moi, votre gendre!

LE CONSTABLE.

Je ne connais que mon devoir; dans cette douloureuse circonstance, il est bien pénible à remplir.

JACK, *à part.*

Ah! quel scélérat de beau-père j'allais prendre là!.. (*Haut*) Ainsi, beau-père, l'humanité, les liens du sang, la voix de la nature, vous foulez tout ça aux pieds... vous marchez dessus!

LE CONSTABLE.

Que voulez-vous, il faut que la justice marche.

JACK.

Ce que je veux?... Il me demande ce que je veux!... D'abord, de quoi m'accuse-t-on?... car il ne s'agit pas ici de plaisanter.

LE CONSTABLE.

Mais il paraîtrait, d'après la procédure, que votre épouse aurait péri par suite des affreux traitemens...

JACK.

Constable, vous êtes un galant homme... je vais vous dire la vérité. (*A tout le monde.*) Reculez-vous un peu.

Air, *Vaud. de la haine d'une femme.*

Je me crus trahi par ma femme,
Mais, généreux dans mon malheur
Je sus renfermer dans mon ame
L'expression de ma douleur.
Pour épargner à la victime
Des reproches trop prononcés,
Je me plaignis...en pantomime...

LE CONSTABLE.

Je vous comprends...c'en est assez.

JACK.

Vous comprenez.... c'en est assez.

LE CONSTABLE.

C'est un cas très-grave, et je ne vous cache pas que la loi vous condamne.

JACK.

Ah! mon dieu!... Et à quoi me condamne-t-elle?

LE CONSTABLE.

Je ne sais comment vous dire cela, mon cher sir Jack.

LE CONSTABLE.

Même Air.

Souvent d'un brave militaire,
Un mousquet termine le sort;
Et souvent à cent pieds de terre,
Un mineur rencontre la mort.
Par l'état qu'on nous a fait prendre,
Nos destins nous sont annoncés;
(*Avec embarras.*)
Vous étiez...cordier...mon cher gendre.

JACK.

Je vous comprends...c'en est assez.

LE CONSTABLE.

Vous comprenez...c'en est assez.

JACK.

C'est une infamie!... une indignité!... Mais un instant, article 1168.

LE CONSTABLE.

Quoi donc?

JACK, *marchant à grand pas, et avec feu.*

1168!

LE CONSTABLE.

Allons, sir Jack, allons mon ami, de la philosophie.

JACK, *de même, criant.*

1168! 1168!

LE CONSTABLE.

Aurait-il perdu la tête?... Sir Jack, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

JACK.

Je réclame l'article 1168: je demande à fournir un remplaçant.

LE CONSTABLE.

A la bonne heure; mais il faut que vous fournissiez une caution.

JACK.

Eh bien! tout ce que je possède... meubles immeubles, je dépose tout au greffe... Ça suffira-t-il?

LE CONSTABLE.

Certainement, et dès que cette caution sera acceptée, vous sortirez de prison, et pourrez partir pour chercher votre homme. Vous avez trois mois: mais si à l'expiration du troisième mois, vous ne fournissez pas votre remplaçant, vous devez subir le jugement.

JACK.

Le troisième mois! (*A part.*) Belle diable de grace!.. Je vais donc fournir un cautionnement et chercher un homme. Ah! j'espère que cela ne sera pas long!... Allons, Dick, partons.

Air *nouveau de M. Béancourt.*

LE CONSTABLE ET LES CHŒURS.

Partez, sir Jack, et bon voyage !
Pour vous le danger est pressant.
Partez, ne perdez pas courage,
Et ramenez un remplaçant.

JACK, DICK.

Partons, mettons-nous en voyage !
Pour vous le danger est pressant.
Pour moi le danger est pressant,
Partons, ne perdons pas courage,
Et ramenons un remplaçant.

(*Ils sortent. — On emmène sir Jack.*)

DEUXIÈME ÉPISODE.

LE FOU,

Le théâtre représente la sortie de la Barrière de Charenton, à Paris. — Dans le fond, on voit la Barrière, sur un des piliers de laquelle est écrit : Barrière de Charenton. — *A droite, vers le milieu de la scène, un cabaret. — A gauche, sur le second plan, une boutique de charron, près de laquelle on voit le fond de la caisse d'un cabriolet, dont le reste est censé dans la coulisse. — Une roue de cabriolet est démontée, et des ouvriers y travaillent.*

Scène première.

LANDRY, et OUVRIERS CHARRONS, *frappant de leurs marteaux, sur la roue, pour s'accompagner.*

CHOEUR.

Air : *au Galop.*

Travaillons, (*ter.*)
Joyeux compagnons,
Montrons
Du courage.
Travaillons, travaillons,
Gais charrons,
Finissons
L'ouvrage
Aux sons
Des chansons

LANDRY.

Eh ! mais voilà M. Thomas avec deux deux autres gardiens de la maison des Fous... Qu'est-ce qu'ils viennent donc faire par ici de si bonne heure ?

Scène 2.

LES MÊMES, THOMAS, GARDIENS DE LA MAISON DE SANTÉ.

UN DES GARDIENS.

Pardon, braves gens! n'auriez-vous pas vu passer depuis une heure environ, un de nos pensionnaires qui s'est échappé ce matin?.. un petit homme, en redingotte brune, chapeau à petits bords?

LANDRY.

Nous sommes là, à la besogne, depuis cinq heures du matin, et nous n'avons vu personne, qu'un milord et son Jockey, dont la voiture s'est brisée à quelques pas d'ici, juste au moment où ils venaient de passer la Barrière pour entrer dans Paris.

LE GARDIEN.

En ce cas, excusez!.. Nous allons continuer nos recherches d'un autre côté.

LANDRY, *aux garçons.*

Et vous, mes enfans, il est temps de déjeuner; nous finirons ça après.

CHŒUR.

Déjeunons, (*ter.*)
Joyeux compagnons,
Le repos soulage,
Déjeunons, déjeunons,
Gais charrons.
Quittons
Notre ouvrage,
Aux sons
Des chansons.

(*Les garçons charrons sortent par la droite. — Au même instant, Morin paruît à gauche, regarde s'ils s'éloignent, et accourt en faisant un entrechat jusqu'au cabaret, il dit :* Ah! ah! — *Dick sort au moment où il va entrer; Morin lui fait de grandes salutations, tourne deux ou trois fois autour de lui, et entre.*)

Scène 3.

LANDRY, LES OUVRIERS, DICK.

DICK, *à part.*

Nous voici donc à Paris! Je crois bien que sir Jack n'y trouvera pas plus facilement, que dans les différens pays que nous avons parcourus depuis deux mois, un imbécille qui veuillle se faire pendre à sa place. Il me tarde de voir cette grande ville, et de marquer à mistriss Jack, ainsi qu'elle me l'a recommandé, quelle sera la conduite de son mari. (*A Landry.*) Eh bien! l'ami, avançons-nous?

LANDRY.

Oh! not' bourgeois, dans une couple d'heures ça sera prêt, et vous aurez une voiture qui vous menera loin, je vous en réponds.... Si elle vous laisse en route, je veux bien être pendu!

Scène 4.

LES MÊMES, SIR JACK, *entrant tout-à-coup.*

JACK.

Qu'est-ce qui a parlé? qu'est-ce qui se propose?

LANDRY.

C'est moi, milord; je parlais à votre domestique de la marchandise que je vous fournis.

JACK.

Vous avez dit: je veux être pendu!.. Est-ce sérieusement que vous avez dit ça?.. parlez!

LANDRY.

Milord veut se moquer de moi, sans doute?

JACK.

Il me semble que je n'ai la figure ni d'un plaisant, ni d'un farceur, mon ami.

LANDRY.

Non. (*A Dick.*) Mais je crois qu'il a autre chose. (*Il sort.*)

Scène 5.

SIR JACK, DICK.

DICK.

Prenez donc garde, milord, vous êtes toujours préoccupé de votre idée, et vous finirez par vous compromettre.

JACK.

C'est vrai, Dick; mais ce n'est pas étonnant, vois-tu, depuis deux mois que nous parcourons le monde, et qu'on nous a vus de toutes parts... à quoi avons-nous réussi? à rien du tout. Tous ceux à qui j'ai fait ma proposition, m'ont ri au nez, ou m'ont dupé. En Suisse, où on m'avait dit que les gens se faisaient tuer pour de l'argent, j'ai eu bien de la peine à rencontrer cet estimable invalide que j'ai retenu au moment où il allait se précipiter dans le lac de Genève, et qui, après avoir accepté ma proposition, moyennant une petite rente pour sa nièce, et un bon dîner pour lui, quand nous allions partir après le repas, va s'aviser de mourir d'une indigestion.... Enfin, que de tentatives n'ai-je pas faites?

Air *du premier Prix.*

Mille obstacles insurmontables,
Rendent mes efforts superflus;
Je le vois, tous les gens pendables,
Aujourd'hui ne sont pas pendus.
Ce remplaçant qu'il me faudrait,
Ma femme l'eût trouvé sans peine,
Vu l'habitud' qu'elle en avait.

Je voudrais déjà être dans Paris!.. Va voir si la voiture est prête, Dick... presse les charrons, je suis d'une impatience... j'ai l'ame gonflée par le chagrin... Regarde mon chapeau, comme il m'est étroit à présent! (*Il regarde son chapeau.*) Tiens, ce n'est pas le mien! Ah bien! voilà une drôle de farce!... on m'a changé mon chapeau... il ne manquait plus que ça... c'est une horreur!.. Va vite préparer la voiture! je ne veux pas rester ici un instant de plus dans un pays où on

change les chapeaux des voyageurs. (*Dick sort. — Morin paraît à la porte du cabaret.*)

Scène 6.

JACK, MORIN.

MORIN, *entrant en sautant.*

Air : *Non, jamais un tel affront.*

Moi, qui me vois aujourd'hui,
Prince de Pondichéry,
Moi, qui fus Baryton
Dans les chœurs de l'Odéon,
Dois-je encor être long-tems
Sans toucher d'appointemens?...
Non, sans doute, il faudra
Qu'on m'engage à l'Opéra.

JACK, *le suivant, son chapeau à la main.*

Eh bien! mais.. je ne me trompe pas!. c'est mon chapeau!. Monsieur, vous avez commis une erreur.

MORIN, *marchant toujours sans lui répondre.*

Oui, je me propose,
Et morbleu! qu'on ose
Refuser un emploi
A des princes tels que moi!
Vite, qu'on sévisse;
Devant la justice,
Je cite sans façon
Toute la direction.

JACK, *même jeu.*

Monsieur! monsieur!. dites donc!

MORIN, *même jeu.*

En prison le directeur,
En prison le régisseur,
En prison les auteurs,
En prison les contrôleurs,
En prison les allumeurs,
En prison les deux souffleurs
En prison les claqueurs,
Et même les spectateurs.

JACK, *élevant la voix.*

Et ceux qui volent les chapeaux, où les mettrez-vous?

MORIN, *toujours même jeu.*

Oui, qu'à l'Abbaye,
La Conciergerie.
Chacun d'eux, cette nuit,
Par la garde soit conduit.

JACK.

Je veux mon chapeau!. vous voyez bien qu'il vous est trop grand. Oh! êtes-vous ridicule avec ce chapeau-là!

MORIN, *a l'air de l'écouter un instant, puis reprend aussitôt.*

Moi, qui me vois aujourd'hui,
Prince de Pondichéry,
(*Il s'arrête tout court, et n'achève pas l'air.*)

JACK.

Il ne s'agit pas de cela... moi je veux..

MORIN, *lui donnant une chiquenaude sur le nez.*

Qu'est-ce que tu veux, gros niais?.. Ah! ah!

JACK, *à part.*

Je crois qu'il m'a touché sur le nez!

MORIN, *lui en donnant une seconde.*

Otez-moi ce nez-là de là!. il me gêne, il m'empêche de vous voir.. reculez-donc votre nez!

JACK.

Vous êtes un insolent, monsieur!

MORIN.

Vous ne savez pas mon nom?. Je m'appelle Morin, prince de Pondichéry, fils de Claude Pichard et de Madeleine Cocalon, ma tante. Mon père est roi de la côte de Coromandel; il a seize millions d'appointemens et trois francs de feu... Qu'est-ce que vous me demandez?.. A la porte! à la porte! l'insolent, lui et son nez... Ah! ah!

JACK, *lui serrant le bras.*

Vous cherchez à me conter des faribolles pour me faire oublier la chose.. Je veux mon chapeau.. et je reprends mon bien où je le trouve.

(*Il fait un mouvement pour reprendre son chapeau. — Morin l'enfonce sur sa tête, crève le fond du chapeau, et le fait ainsi entrer jusqu'à son cou.*)

MORIN.

Ton chapeau!. ce chapeau-là?. Je suis venu au monde avec, et tu voudrais me le chipper!. Malheur à toi si tu fais un mouvement, tu périras de ma main.. droite.

JACK, *effrayé.*

Qu'est-ce que c'est que cet enragé-là?.. prenons-le par la douceur. (*Haut.*) Mon bon ami, ce que vous dites là est très-juste.

MORIN.

Ah! ah! je crois bien Touchez-là!

(*Il lui prend la main.*)

JACK.

C'est très-juste, très-juste... Du moment que vous êtes né avec un chapeau, il n'y a rien à dire.... mais que ce soit avec le mien, c'est ce que je ne pourrai jamais avaler.

MORIN.

C'est comme ça que tu raisonnes?... et tu veux diriger un théâtre, toi?

JACK, *s'échauffant.*

Je ne demande pas ça, je ne veux que mon chapeau pur et simple! Et encore il me l'a joliment arrangé!

MORIN, *lui donnant des chiquenaudes.*

Air: *Gai, gai, mariez-vous.*

Tiens, tiens, tiens gros nigaud,
Dont la mine
Est si chagrine,
Tiens, tiens, tiens, gros nigaud
De la Chine,
Affreux magot,

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Mets un bonnet de coton,
Un turban ou bien un casque;
Surtout, mon cher mets un masque
Pour être joli garçon.

JACK.

ENSEMBLE.

Oh! oh! oh! c'en est trop!
Il s'obstine,
Il m'assassine,
Oh! oh! oh! c'en est trop!
Qui chagrine
Un tel magot?

MORIN.

Tiens, tiens, tiens gros nigaud, etc.
Sur ce meuble mal tourné
Il est temps qu'on te détrompe,
C'est trop court pour une trompe,
Mais c'est trop long pour un nez.

ENSEMBLE.

Tiens, tiens, tiens, mon coco!
Ta figure
Hors nature,
Tiens, tiens, vieux rococo,
C'est le masque de Jocko.

JACK.

Oh! oh! oh! c'en est trop!
Quelle injure!
Ah! je le jure,
Mon bras, car c'en est trop,
Saura me venger bientôt.

JACK, *furieux.*

Tu me rendras raison...

MORIN.

Tu veux te battre?.. Quelle est ton arme?.. Les pichenettes ou le canon?.. Ah! ah! choisis, mais dépêche-toi : j'ai trois batailles rangées à livrer aux Hottentots, et une répétition générale à midi trois-quarts.

JACK.

Mon arme, c'est le pistolet. (*A part.*) Il me semble vraiment que cet homme ne raisonne pas juste; il a quelque chose.

MORIN.

Le pistolet!.. bravo... C'est un petit canon; on tire, crac!.. tombé... il n'y a plus personne... Je tirerai le pistolet avec toi, parce que tu as une figure qui me plait; sauf le nez qui est trop long de quinze pouces.

JACK.

C'est bien décidé, vous ne voulez pas me rendre mon chapeau?.. Vous m'insultez toujours?

MORIN, *s'avancant vers lui.*

Toujours des pichenettes!

JACK.

Je vais chercher mes armes.

(*Il va prendre ses pistolets dans le cabriolet.*)

MORIN, *pendant que sir Jack est éloigné, se prend le menton, et dit gravement :*

Puisqu'on parle de r'ouvrir le théâtre, je vais proposer un

arrêté qui obligera tous les passans, dans un rayon de cent cinquante toises, à entrer dans la salle pendant la représentation, sous peine, par chaque passant, de me payer 31 5 fr. qui me sont dus.

JACK, *lui donnant un pistolet.*

Tenez, prince, voilà un pistolet... Maintenant à quinze pas... y êtes-vous ?

MORIN.

Je crois bien... ah! ah! (*Ils se placent.*)

Scène 7.

LES MÊMES, DICK.

DICK.

Que vois-je !.. Sir Jack, que faites-vous ?

JACK.

Un instant, prince de Pondichéry, je n'y suis pas; je vous préviendrai, je vous dirai : Allez!

DICK.

Je ne souffrirai pas...

JACK.

Je me battrai !

DICK.

Mais, sir Jack, c'est une folie !

JACK.

Je te dis que je me battrai... (*Bas.*) J'ai ôté les balles.

DICK.

Oh! alors...

JACK.

Laissez-moi, je n'ai pas besoin de vous, Dick.... Courez plutôt chercher un chirurgien pour panser monsieur... Allez ! (*Pendant ce débat entre Jack et Dick, Morin tire sa tabatière et jette tout son tabac dans le canon du pistolet, au mot :* Allez! *il lâche son coup et éternue.*)

Scène 8.

LES MÊMES, LANDRY, OUVRIERS, *sortant de la boutique.* —VILLAGEOIS *sortant du cabaret.*

CHOEUR.

Air : *Ah! grand dieu! quel affreux orage!* (G. Tell.)

Quel est ce bruit qui, dans le voisinage,
Vient de répandre la terreur ?
Parlez ... quel est donc ce tapage ?
S'rait-il arrivé quelqu' malheur ?

JACK.

Ce n'est rien, mes amis, rassurez-vous. (*Prenant à part Morin.*) Vous m'avez manqué, monsieur ; mais nous avons ici trop de témoins, allons ailleurs.

MORIN, *de même.*

Soit... Aussi bien, il y a une conspiration contre moi... C'est Thomas, le gros Thomas... il veut avoir mon royaume ; il veut y planter du tabac... Fais y attention, à cause de ton

nez. . Emmène-moi avec toi, je te chanterai tous les seconds dessus de Tancrède en Italien et en français.. Je mets tout à ta disposition, mon armée, mon répertoire, ma vie...

JACK, *vivement.*

Sa vie !... comment !. . que dit-il ?... Oh ! quelle idée ! Vous l'avez entendu, mes amis, vous êtes témoins !... Il me dit que je puis disposer de sa vie... Je le prends au mot!

MORIN.

Prends, prends, mon garçon, prends-moi au mot !

JACK.

Prince, j'ai une proposition à vous faire... J'ai besoin d'un remplaçant.

MORIN.

Je comprends... Un double, une utilité... (*Il chante.*) Ah ! bravo ! Figaro, bravo ! bravissimo !

JACK.

Qu'est-ce qu'il me chante ?... Je vous offre une place, une place fort agréable.

MORIN.

Qu'est-ce qu'il y à faire ?

JACK.

Rien.

MORIN.

Encore à L'Odéon ?... A la porte !... je n'en veux pas !

JACK, *impatienté.*

Ecoutez-donc !... Il ne s'agit pas de monter sur les planches... Il faut seulement monter sur une échelle, une jolie petite échelle.

MORIN.

Une échelle ?... très-bien !... Avec ça je monterai jusqu'à l'*ut*... J'aurai une belle voix avec une échelle... Ah! ah ! j'accepte !

JACK.

Et alors, suivez-moi bien.

MORIN.

Je vous suis, marchez devant.

JACK.

Non, suivez mon raisonnement.

Air *de Léocadie.*

Quand vous aurez monté l'échelle
Votre cravate, on la détachera :
Une corde beaucoup plus belle
A l'instant la remplacera.
Vous n'avez rien à faire pour cela ;
Vous restez toujours bien tranquille.
Tendre le cou, fermer les yeux,
Je crois que rien n'est plus facile ;
Et voilà (*bis.*) tout ce que je veux.

MORIN.

Pas d'avantage ?... Ça me va... (*Il ferme les yeux et tend le cou.*) Convenu... Je suis prêt à signer mon engagement.

JACK.

Vrai? (*A part.*) Quel bonheur! (*Haut.*) Vous consentez, excellent prince?... Vous viendrez avec moi en Écosse!

MORIN.

En Écosse?... Jolie, jolie l'Écosse!... On porte de petites jaquettes... La Dame du Lac, je la connais... Comment se porte-t-elle, la Dame du Lac?... Bien... Et vous?... Mais comme vous voyez, ça ne va pas mal, dieu merci! Partons, partons... ah! ah!

JACK.

Venez, venez, homme étonnant!... Mon ami, mon sauveur! (*A Landry.*) La voiture est-elle prête?

LANDRY.

Oui; not'bourgeois; elle est attelée.

JACK.

Plus de retard, partons.

FINAL.

Air *d'une Finale de la Dame du Lac.*

JACK, MORIN, DICK.

ENSEMBLE.

Partons, partons, et vers l'Angleterre
Portons nos pas;
Ne nous arrêtons pas.
Nous voilà, j'espère,
Enfin tirés d'embarras,
Oui, d'embarras.

LE CHŒUR.

Partez, partez, et vers l'Angleterre
Portez vos pas;
Ne vous arrêtez pas.
Nous voilà, j'espère,
Enfin tirés d'embarras,
Oui, d'embarras.

Scène 9.

LES MÊMES, THOMAS, et LES DEUX GARDIENS.

(*Tout le monde s'est porté du coté de la voiture, au moment où Thomas et les gardiens entrent.*)

THOMAS.

Que vois-je? c'est lui; l'diable m'emporte!
Faut à l'instant l'empoigner sans façon.
Contre cet homme, amis, prêtez main-forte;
C'est un gaillard échappé d' Charenton.

JACK.

O ciel! que vient-on dire?
A peine je respire!

MORIN.

C'est Thomas qui conspire
Pour avoir mon empire,
Ah! nous allons bien rire!

(*Les gardiens et le peuple veulent arrêter Morin qui se débat tant qu'il peut.*)

LE CHŒUR.

Tâchons de le saisir,
Qu'il ne puisse s'enfuir;
Mais craignons sa violence;
Car dans cette circonstance

On peut recevoir des coups.
Redoutons son courroux,
Ah! qu'on a d' peine avec les fous!
Avec les fous!

MORIN.

Vous pensez me saisir,
Mais si je n' peux m'enfuir,
Craignez ma violence;
Dans cette circonstance
Redoutez mon courroux,
J' vas vous assommer d' coups.
En garde, allons, défendez-vous!
Défendez-vous!

ENSEMBLE.

JACK.

Moi qui croyais l' tenir,
Hélas! je l' vois saisir!
Je n'ai plus d'espérance,
Et dans cette circonstance,
Du destin en courroux
Je supporte les coups.
Mon homme était le princ' des fous!
Le roi des fous!

DICK.

Il croyait le tenir,
Quand on vient le saisir!
Il n'a plus d'espérance,
Et dans cette circonstance,
Du destin en courroux
Il supporte les coups.
Ah! qu'on a d' peine avec les fous!
Avec les fous!

(Sir Jack et Dick vont monter en voiture. — On entraîne Morin qui se débat toujours. — Sir Jack est au desespoir.)

FIN DU DEUXIÈME ÉPISODE.

TROISIÈME ÉPISODE.

LE BOSSU.

Le Théâtre représente un jardin — La maison d'un côté, un bosquet de l'autre.

Scène première.

DICK, DÉBORA, GRIPPY.

GRIPPY, *entrant.*

Est-il posible, Dick?... comment! vous voilà, mon ami?... Ce n'est donc pas une fausse joie? mon mari est de retour?

DICK.

Oui, Madame; je ne l'ai devancé que d'une heure. Il revient gros, gras et bien portant.

GRIPPY.

Il est donc bien changé?

DICK.

Ah! Madame, ce n'est pas pour dire; mais la commission que vous m'aviez donnée de surveiller votre mari, de tâcher de le ramener à de meilleurs sentimens à votre égard, pendant le temps d'épreuve qu'il a subi... je peux dire qu'elle était dure, la commission, et que nous en avons vu de diverses couleurs.

GRIPPY.

Oui, vos lettres m'ont appris...

DICK.

Je ne vous ai pas dit le quart de ce qui nous est arrivé... Aventures sur aventures.

GRIPPY.

Et, pendant son absence, sir Jack a-t-il souvent parlé de moi?

DICK.

Presque tous les jours.

GRIPPY.

Et que disait-il?

DICK.

Ça dépendait de la circonstance... Toutes les fois qu'il avait un remplaçant, il était enchanté.

GRIPPY.

Et il ne pensait plus à moi, l'ingrat!

DÉBORA.

Tous les hommes se ressemblent.

DICK.

Je l'avoue... Mais dès que le remplaçant lui échappait (ce qui, par parenthèse, lui est arrivé plusieurs fois), oh! alors... « Ma pauvre Grippy, disait-il, si je t'avais encore!... Dieu, » que je suis coupable! » Et mille autres bêtises très-agréables pour vous... Dans ce moment ici, par exemple...

GRIPPY.

Est-il possible! quoi! il aurait trouvé...

DICK.

Un remplaçant, oui, madame, et ce n'est pas sans peine... Il était temps; car vous n'ignorez pas que c'est aujourd'hui à deux heures le moment fatal.

DÉBORA.

Et c'est un Français qui s'est offert?

DICK.

Eh, oui! un Français... Tu penses donc toujours à ton séducteur, ma pauvre Débora?

GRIPPY.

Mes amis, ma position est très-embarrassante. Avec ce malheureux remplaçant, tout mon espoir est détruit. Vous le connaissez, Dick?... N'y aurait-il pas moyen de le mettre dans nos intérêts?

DICK.

Lui ?... ah! bien oui !... Je n'ai jamais vu une pâte d'homme comme celui-là... c'est un original comme on n'en trouve guère. Il était domestique dans l'hôtel garni que nous habitions; sir Jack l'a régalé, hébergé pendant quinze jours avant de partir... il n'a cessé de rire et de chanter.

DÉBORA, *soupirant.*

C'est un Français!

DICK.

Oui, mais s'il a l'esprit bien fait, il n'en est pas de même de sa personne; car il est laid!. . laid!... C'est-à-dire que cet homme-là aurait gagné sa vie à se faire voir pour de l'argent... En l'arrangeant un peu, on aurait pu facilement le faire passer pour un singe savant. (*On entend le bruit d'une voiture.*)

DÉBORA, *à part.*

Quel souvenir, grand Dieu!

GRIPPY.

J'entends du bruit... Une voiture entre dans la cour... Je me retire; je vais aviser aux moyens de sortir de la situation où je me trouve. Je conserve encore l'espoir que mon mari ne m'a pas oubliée.

LES DOMESTIQUES, *dans la coulisse.*

Le voilà! le voilà!

DICK.

Toi, Débora, va t'occuper de la petite fête dont nous sommes convenus pour le retour de mon maître.

(*Les deux femmes sortent.*)

Scène 2.

DICK, SIR JACK, GAILLARD, *précédés des domestiques du baronnet.*

(*Les domestiques entourent sir Jack.*)

CHŒUR.

Ah! quel plaisir, pour nous quelle allégresse:
Nous revoyons notre maître en ce jour.
Plus de chagrins, et tous avec ivresse;
Unissons-nous pour fêter son retour.

JACK.

Oui, mes amis c'est moi, et voilà celui à qui vous devez mon retour; voilà un véritable ami!... celui-là a l'ame grande et noble!... C'est un petit bossu, cependant, voyez!

GAILLARD.

Qu'est-ce que ça fait donc, ça?... Tous les jours, on a un petit corps et une grande ame... si elle se trouve mal logée, qu'elle s'en aille, donc, tiens!... Eh! eh! eh! eh!

JACK.

Dick, tu vas aller prévenir le Constable de notre arrivée.

GAILLARD.

Écoutez, sir Jack, avant de renvoyer le domestique, si vous me faisiez servir à déjeuner?

JACK.

Excellent Gaillard, vous n'avez qu'à ordonner.

GAILLARD.

Vous m'avez promis de me faire servir tout ce qui peut flatter un mortel, et comme je suis mortel, et que, dans ce moment-ci, je le suis plus qu'un autre, je veux m'en donner... je veux m'en donner... je veux faire une ripaille affreuse!... Je veux manger un melon cantaloup, je veux manger des moules à la poulette, et boire du punch au rhum et au rack.. tout le tremblement, la nature entière!

JACK.

Mon cher Gaillard, rien de mieux... mais remarquez que ce n'est pas la saison des melons et que...

GAILLARD.

Je n'entre pas là-dedans... le cantaloup est demandé, servez le cantaloup.

JACK, *à part.*

C'est un tyran que cet homme-là! (*Haut.*) Est-ce que nous ne pourrions pas remplacer ça par autre chose?... Voyons, cherchons un peu.

GAILLARD.

Je parie que vous allez me proposer quelques bêtises; vous êtes un vieux farceur... Que ne me proposez-vous des cornichons, par exemple?

JACK.

En effet, vous les aimez beaucoup. Vous m'avez dit en route que vous vous feriez pendre pour des cornichons.

GAILLARD.

Je me fais bien pendre pour vous! Eh! eh! eh! eh!

JACK.

Je ne comprends pas.

GAILLARD.

Je vais vous dire... c'est un jeu de mot que je faisais... Faut pas que ça vous fâche... C'est qu'à Paris, il y en a de plusieurs espèces.

JACK.

Je vous jure, Gaillard, que je n'y suis pas du tout.

GAILLARD.

Je vais vous y mettre. Eh! eh! eh! eh!

Air; *Trala la, trala la.*

Cornichons, (*bis.*)
Ceux-là sont d' tout's les saisons.
Cornichons, (*bis*)
On en voit d' tout's les façons.

Ceux qui promèn'nt dans Paris
Des danseus's en tilburys,
Et qui disent de bonne foi:
Ma danseuse n'est qu'à moi.
Cornichons, etc.

Pour la balein' que de gens
Ont regret d' payer trois francs,

Et qui, sans fair' de façons,
Aval'nt bien d'autres goujons.
Cornichons, etc.

Vous, auteurs qui, pour du neuf,
V'nez en mil huit cent vingt-neuf,
Nous dir' c' qu'on dit d'puis cent ans,
Ah! vous êtes trop piquans.
Cornichons, etc.

Les exemples que voilà
Vous éclair'nt sur ce mot là;
Vous voyez qu'en général,
Le monde est un grand bocal.
Cornichons,
Il en est d' tout's les façons;
Oui, l' mond' n'est, j'en réponds,
Qu'un bocal de cornichons.

GAILLARD.

Mais tout ça, voyez-vous, ça ne me fait pas jouir de la vie; et pour le peu qu'il m'en reste... Vous savez que vous m'avez amené en Écosse pour me procurer toutes les satisfactions imaginables... Je veux déjeuner... Domestiques, vous avez reçu mes ordres... obéissez, ventrebleu!

JACK, *bas à Dick.*

Va, mon ami Dick, tâche de procurer à cet animal-là tout ce qu'il désire; car j'ai été si malheureux, jusqu'à présent, que je ne serai tranquille que quand je le verrai... (*A Gaillard.*) J'ai donné mes ordres, vous allez être servi.

GAILLARD.

Très-bien! très-bien! (*Dick emmène les domestiques.*)

Scène 3.

JACK, GAILLARD.

JACK.

En attendant le déjeuner, asseyons-nous toujours là, sous ce berceau, nous causerons.

GAILLARD.

Je veux bien!... j'aime beaucoup à causer en plein air... et puis, d'ailleurs, nous avons encore de petites conventions à régler ensemble; car enfin, je vous ai dit que je vous nommais mon exécuteur testamentaire.

JACK.

Mon cher Gaillard, c'est une preuve d'estime et de confiance dont vous n'aurez pas à vous repentir.

Scène 4.

LES MÊMES, DOMESTIQUES, *apportant à déjeuner.*

GAILLARD.

Ici la table, domestiques, et allez-vous-en! (*Les domestiques sortent.*) Dieu! quel déjeuner!... et du vin!... j' vais m'en donner!

JACK.

Surtout, mon cher Gaillard, de la modération, pas d'excès.

GAILLARD.

Qu'est-ce que ça vous fait?... si je veux être malade!... c'est

mon affaire !... Puisque je suis ici pour avoir toutes les jouissances... je veux m'en donner.

JACK, *s'efforçant de rire.*

Vous êtes un drôle de corps, Gaillard... et je voudrais bien savoir qu'est-ce qui vous a inspiré tant d'intérêt pour ma situation?... là, dites-le moi franchement.

GAILLARD.

C'est le rapport qu'il y a entre votre position et la mienne.. Tel que vous me voyez, j'ai été marié, le diable m'emporte

JACK.

Ah! ah! vous êtes veuf?

GAILLARD.

Oui, et d'une drôle de manière!

JACK.

Comment?

GAILLARD.

Figurez-vous que... car enfin, il faut bien que je vous mette au courant de mon anecdote, puisque c'est vous que ça va regarder... Versez-moi à boire, s'il vous plait.

JACK, *lui versant à boire.*

Je vous écoute, excellent Gaillard, mais tâchez d'être prompt.

GAILLARD.

Pour lors, les alliés arrivaient donc à Paris... je n'ai pas besoin de vous dire comment : on le sait... et puis ça ne me regarde pas. A cette époque-là, j'avais un emploi brillant... je cirais les bottes, et généralement toutes les chaussures de l'hôtel d'Irlande, dans la rue de Richelieu... Dieu! comme on se crottait dans ce temps-là! il y en a même qui se sont tant crottés, qu'ils n'ont jamais pu se nettoyer depuis. J'étais marié, notez bien...

JACK.

Mon bon ami, vous avez une manière de conter extrêmement fatigante!... Vous me parlez des alliés, vous me parlez de votre femme... c'est un salmigondi... je n'y comprends rien du tout.

GAILLARD.

Attendez-donc. Il y avait dans l'hôtel d'Irlande un général écossais qui avait une grande femme de chambre de son pays... une luronne!... belle femme! très-belle femme, une superbe femme!

JACK, *à part.*

Nous n'en sortirons pas... voilà de nouveaux personnages à présent.

GAILLARD.

Le bossu est naturellement galant.

JACK, *à part.*

Et bavard!

GAILLARD, *frappant sur la table.*

Oui, il est galant, le bossu!.. le bossu est un être qui

plait!.. La femme de chambre m'avait distingué... elle m'appelait son petit Polichinelle, la femme de chambre. Quand j'ai vu ça... j'ai dit : oui ! ah ! c'est bon !.. je ne te dis pas adieu, à toi... je te ferai la cour, ma femme n'en saura rien, et ça sera une farce !.. Pour lors, un jour... un jour... (*Sir Jack fait un mouvement pour cacher la bouteille* ; *Gaillard la prend aussitôt.*) Je me verserai moi-même... Un jour, je monte à sa chambre, qui était au cinquième, n° 33, les deux bossus, comme on dit au loto. J'arrive dans la chambre de l'Écossaise.... elle dit : (*Imitant la voix de femme.*) Ah ! c'est Polichinelle !.. Je dis : oui... mais il ne s'agit pas de rire. Alors, je lui expose mon amour, ma passion, tout le bataclan ! enfin la collection complète de tous mes sentimens. Voilà qu'elle se met à crier, qu'elle ne veut pas que je lui fasse la cour ; les voisins arrivent, on m'arrête, elle s'évanouit, on me mène à la police correctionnelle, et j'en ai eu pour mes neuf mois de prison.

JACK.

Air : *Da ma Céline amant modeste.*

Neuf mois ! c'est bien inconcevable !
C'est un rigoureux châtiment ;
Moi, je croyais qu'un juge équitable
Vous eût coffré pour huit jours seulement.

GAILLARD.

Neuf mois ! c'est trop ! la chose est bien certaine,
Je réclamai, mais on me répondit :
Qu'il fallait toujours que la peine
Fût proportionnée au délit.

JACK.

Je comprends... (*A part.*) Voilà un bossu bien immoral !

GAILLARD.

Ce n'est pas tout... Quand j'ai eu fait mon temps, je suis rentré chez moi... On est bossu, mais on a des sentimens... Encore un petit coup. (*Il boit.*) Allons donc, vous ne buvez pas. (*Il chante.*) « Vive le vin, vive ce jus divin, je veux jusqu'à la fin qu'il égaie ma vie ! »

JACK.

Gaillard, vous avez déjà la langue embarrassée.... vous allez tout à l'heure rouler sous la table, mon bon ami.

GAILLARD, *frappant sur la table.*

Gaillard sous la table ? jamais ! et jamais !.. J'arrive donc chez moi, je regarde par la serrure ; c'était toujours mon habitude avant d'entrer. O surprise ! plus de malle, plus de femme !. rien, rien, du tout !.. déménagée.

JACK.

Comment cela ?

GAILLARD.

Partie ! partie avec les alliés.

JACK.

Votre femme ?

GAILLARD.

Oui, ma femme ! Jeanne-Julie Cotard, femme Gaillard

mon épouse !.. partie avec un caporal russe... laissant son mari dans les larmes... n'ayant ni consolations, ni pelle, ni pincettes, ni chenets... elle a tout emporté... tout.

Air *de Partie et Revanche.*

Ma couchette si bien garnie,
Mes ch'nets, ma pelle, ma glace et *cætera.*
Sont maintenant au servic' de Russie.
Porter des glac's dans c' pays-là!
J' vous d'mand' s'il y a d' la raison à cela?
Ell' n' m'a laissé, l'indigne femme!
Qu'un' conscience pur', mais on ne peut nier
Qu' c'est peu d' chos' que la paix de l'ame,
Quand on n'a qu' ça pour mobilier. .

JACK.

C'est extrêmement peu de chose... Et qu'est-ce que vous avez fait ensuite?

GAILLARD.

Quand j'ai vu ça, je me suis mis à sa poursuite... je suis parti pour la Russie... Le froid, la neige, les vents, rien ne m'a arrêté...

JACK.

Et une fois arrivé en Russie, vous avez retrouvé votre infidèle?

GAILLARD.

Non!.. je ne suis allé que jusqu'à Bondy... je me suis dit: qu'elle aille se promener, ma femme!.. J'ai rabattu sur l'hôtel d'Irlande; par malheur, mon Écossaise était repartie pour son pays avec le petit... car c'était un petit... un petit Gaillard!...

JACK.

Eh bien?

GAILLARD.

Eh bien!.. j'ai appris, il y a quelque temps, d'une manière indirecte, que j'avais eu le malheur de perdre ma femme au siége de Warna. (*D'un air attendri.*) Pauvre femme! elle est morte pour sa patrie! mais je la pleure, n'est-ce pas? C'est mon devoir, car après tout c'était mon épouse légitime; l'état civil et tout le diable et son train y avaient passé. (*Changeant de ton tout-à-coup.*) Je crois que vous avez changé le vin.

JACK.

Non, Gaillard!

GAILLARD.

Une fois tranquille du côté de la Russie, je tournai mes regards vers le pays de mon Écossaise... d'autant plus, que j'allais me trouver bientôt dans le cas d'adopter le costume de vos compatriôtes, vu le délabrement d'une partie de mes effets, quand vous avez eu la complaisance de me rafistoler un peu... Je peux dire à présent j'ai l'air cossu... Avec cet habit-là, je pourrais passer pour un notaire ou un bottier bien établi.

JACK.

Je le sais ; mais je devais le faire, aux termes du petit traité que nous avons fait ensemble.

GAILLARD.

Oui, oui, sir Jack... oui, mon gros... oui, mon ami, ce soir, accroché... mais en attendant des bamboches!.... j'en veux faire, je veux jouir de la vie... Je voudrais vous battre...

JACK, *avec crainte.*

C'est un triste plaisir que vous prendriez-là, Gaillard...

GAILLARD.

Eh bien, je veux autre chose.... je veux m'en donner à gogo!... je veux de l'agrément!...

JACK.

Mon ami, vous vous en êtes déjà trop donné... vous déraisonnez complètement... Le Constable sera très-mécontent; vous ne pouvez pas vous présenter en public dans cet état-là!.. Eh bien! où allez-vous donc?

(*Gaillard quitte la table et marche à grands pas.*)

GAILLARD.

Je vas où je veux... j'ai la tête échauffée, je sens que je deviens un affreux scélérat !.... Je voudrais faire un forfait!...

JACK.

Gaillard, vous êtes dangereux... ne criez pas si haut !

GAILLARD.

Je suis exaspéré... je veux qu'on m'apporte mille choses étonnantes!.. Oui, je suis en Écosse, je veux qu'on m'amène Walter Scott!

JACK, *au désespoir.*

Il est gris!

GAILLARD.

Ça ne fait rien... n'importe sa couleur!

JACK.

Gaillard, mon ami, au nom de tous les sentimens les plus sacrés de la nature, revenez à vous... vous marchez comme un insensé... Où diable voulez-vous que j'aille chercher sir Walter Scott?... vous me désolez...

GAILLARD, *marchant toujours.*

Je veux mettre des bottes à l'écuyère!... Oh! les bottes à l'écuyère !... y a-t-il long-temps que j'en désire!... Des bottes à l'écuyère, ou je meurs subitement.

(*Jack le saisit dans ses bras et cherche à le contenir.*)

JACK.

Allons, voilà une autre lubie!... Gaillard, vous êtes trop petit, ça ne vous ira pas.

GAILLARD.

J'en mettrai de grandes.

JACK.

Vous abusez de ma position... Ah! voilà enfin tous les habitans, et sans doute le Constable à leur tête. Au nom du ciel, mon ami, asseyez-vous et ne bougez pas.

GAILLARD.

Du tout... Tiens, je veux être debout pour les recevoir; je ne veux rien perdre de mes avantages physiques, moi.

Scène 7.

LES MÊMES, LE CONSTABLE, DÉBORA, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

CHOEUR.

Air *nouveau de M. Béancour.*

Ah! de plaisir notre ame est enivrée,
On nous invite à de joyeux banquets;
Pour célébrer cette heureuse arrivée
Nous vous offrons nos vœux et nos bouquets.

JACK.

Bonjour, amis, bonjour Constable,
A mon pays enfin rendu,
Je vous présente l'être aimable
Qui pour moi doit être pendu.

DÉBORA, *s'avançant.*

Que vois-je? ô ciel! c'est incroyable!
Mais c'est bien lui!...c'est mon bossu.
(*Elle faiblit, Des villageoises la soutiennent.*)

GAILLARD.

Dieu! mon Écossaise!

CHOEUR.

Quelle aventure singulière!
Quel trouble, hélas! vient la saisir?
Il est ici quelque mystère
Qu'à l'instant il faut découvrir.

LE CONSTABLE.

Qu'est-ce que ça signifie?

JACK.

Au fait, qu'a donc miss Débora?

GAILLARD.

Débora!... Dieu de dieu, c'est elle!... Quel événement!... Oh! comme elle est vieillie!

JACK, *à part.*

Est-il possible... Mais, Constable cet événement ne fait rien à notre affaire.

DÉBORA, *revenant à elle.*

Où est-il, où est-il?... Ah! Gaillard, je te trouve enfin, mon petit Polichinelle!

GAILLARD, *allant vers elle.*

O femme céleste! ange écossais!

JACK.

Constable, vous voyez ma situation. Je vous fournis un remplaçant bien conditionné; c'est à vous d'en prendre livraison. Donnez-moi un reçu, et que ça finisse.

LE CONSTABLE.

Quoi! c'est votre remplaçant, sir Jack, qui.... qui... qui a?...

GAILLARD.

Un peu, mon commissaire, je m'en flatte... C'était un jour, à midi un quart...

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE CONSTABLE.

Silence! la justice ne peut entendre des détails de cette nature qu'à hui-clos... Vous êtes reconnu, vous avouez; la loi est là... il faut que vous épousiez miss Débora.

DÉBORA.

Oui, oui, il m'épousera, je le veux, je l'exige : il le doit!

JACK.

Eh bien! et moi?

GAILLARD.

Vous? ah! diable!... c'est vrai!

LE CONSTABLE.

Écoutez, sir Jack, votre homme a l'option : il peut choisir entre les deux engagemens qu'il a pris.

JACK, *à part.*

Il va m'échapper, le malheureux!

DÉBORA.

Nous ferons un si joli ménage!

JACK, *à Gaillard.*

Tu voudrais te marier, mourir à petit feu, quand je t'offre un moyen plus abrégé?

Air d'*Aristippe.*

Crois moi, mon cher, c'est un' mort des plus douces.

DÉBORA.

L'hymen est un lien charmant.

GAILLARD, *à part.*

C'est vrai qu' déjà j' m'en suis mordu les pouces.

DÉBORA.

C'est un si doux engagement.

JACK.

C' n'est rien du tout, c'est l'affair' d'un moment.

LE CONSTABLE.

Usez du droit que la loi vous accorde,
Et choisissez; car le cas est pressant.

DÉBORA.

Où de l'hymen.

JACK, *avec douceur.*

Ou de la corde.

GAILLARD.

Ma foi!...c'est bien embarrassant.

LE CONSTABLE.

Il hésite.

DÉBORA.

Est-il possible?

GAILLARD.

Non, non, je n'hésite plus... je me décide.

DÉBORA.

Quoi!...

JACK, *avec joie.*

Mon vertueux ami!... excellent Gaillard! (*Deux heures sonnent. — A part.*) Dieu! il était temps! (*Haut.*) Allons, Constable, faites votre devoir, et ne lambinons pas.

GAILLARD, *vivement.*

Doucement, doucement!... Je vous ai dit que je me décidais, c'est vrai, mais c'est pour le mariage.

(*Débora se jette à son cou.*)

JACK.

Ah! le gredin! je suis perdu! et il rit... il rit, il a l'infamie de rire! (*Il tombe sur une chaise.*)

Scène 6.

LES MÊMES, SOLDATS, PEUPLE.

LE CONSTABLE.

Allons, sir Jack, l'heure fatale a sonné, et vous n'avez plus le droit de rester à terre, mon bon ami... Soldats, marchons! (*Les soldats saisissent et veulent entraîner sir Jack qui se débat de toutes ses forces.*)

Scène 7.

LES MÊMES, DICK, *accourant au moment où l'on veut entraîner sir Jack.*

DICK.

Arrêtez! arrêtez! M. le Constable, une dame, une étrangère demande à vous parler; elle vient chercher son mari qui est ici, et qui la croit morte.

GAILLARD, *à part.*

Ah! Dieu de Dieu! si c'était ma femme! (*Haut.*) Un instant, sir Jack, nous allons peut-être renouer notre affaire.

LE CONSTABLE et JACK.

Comment?

GAILLARD, *à Dick.*

De quelle couleur est-elle, cette dame?

DICK.

Blonde, ou brune....

GAILLARD.

Entre les deux... C'est madame Gaillard!... elle était rousse. Les froids de la Russie me l'ont détériorée.

Air *du Barbier.*

Ah! je cesse de rire!
A remplacer sir Jack, Constable, je consens.

JACK, *avec joie.*

Dieu de dieu! celle-là peut dire
Qu'elle est venue à temps.

DICK.

Mais la voici.

Scène 8.

LES MÊMES, GRIPPY.

(*Elle entre à pas lents, et regarde fixement sir Jack.*)

LE CONSTABLE.

Venez, venez, Madame,
Vous qui cherchez un mari fugitif,
Quel est celui que votre amour réclame?

(*Grippy fait un mouvement indicatif vers sir Jack; il recule machinalement comme frappé d'effroi.*)

JACK.

Ciel! qu'ai-je vu?... je suis plus mort que vif!

ENSEMBLE.

Ah! frayeur mortelle!
Grand dieu! que veut-elle!
Vision cruelle!
Quel songe effrayant!

GAILLARD, *avec joie à Débora.*

J'en reviens d'une belle!
Non! ce n'est pas elle;
Je reste fidelle
A mon doux serment.

JACK.

Je suis tremblant, que faut-il que je croie!
Est-ce ma femme, ou bien un revenant?
Est-ce le diable en ces lieux qui l'envoie,
Pour assister à mon dernier moment?

CHOEUR.

Heureux sir Jack! ah! quel moment de joie!
Ta femme ici revient heureusement.
C'est le destin en ces lieux qui l'envoie,
Pour te sauver à ton dernier moment.

JACK.

Ciel! ma femme!

GRIPPY.

Oui, monstre que tu es!

JACK.

Comment, c'est toi, ma pauvre Grippy?.... Tu peux te flatter que tu m'as causé bien des chagrins.

GRIPPY.

Avoue que ma vengeance a été bien douce! car ce voyage que je t'ai fait faire, d'accord avec lord Darnley...

JACK.

Quoi! c'était toi qui?... (*A part.*) Quand je disais que le diable se mêlait de mes affaires! (*A Gaillard.*) Vous voyez, Gaillard... (*Prenant le menton de sa femme.*) Eh! eh! diable de Grippy, va!

GAILLARD.

Oui, oui, et ça me fait faire des réflexions, à moi... je reste garçon, tiens, c'est plus drôle!

DÉBORA.

Comment, traître?... (*A Dick.*) Ah! mon frère!

DICK, *sévèrement.*

Bossu, tu épouseras ma sœur!

JACK.

Certainement, il l'épousera; c'est son devoir. D'ailleurs je lui fais cinquante livres sterling de pension.

GAILLARD.

A la bonne heure, mais je veux encore autre chose.

JACK.

Encore?... quoi donc?

GAILLARD.

Je veux que le commissaire s'en aille avec sa badine... Oui, oui, je n'aime pas la justice, moi, quand elle a une badine... Il ne lui faut qu'une balance... qu'il aille chercher sa balance...

qu'il aille chercher sa balance... A la porte, à la porte, le commissaire!

TOUT LE MONDE.

Oui, oui! à la porte!

LE CONSTABLE.

Comment, sir Jack, mais c'est une insurrection contre moi... Vous souffrez que chez vous...

JACK.

Constable, je suis réconcilié avec ma femme... Et on trouve généralement que votre physionomie est peu gracieuse... allez-vous-en!

LE CONSTABLE.

Ce procédé est abominable, sir Jack.

GAILLARD.

Va-t'en, commissaire!.. Adieu, commissaire!

(*Le Constable sort furieux avec les soldats.*)

GAILLARD.

A présent, sir Jack, que la justice est partie, je vas vous faire de la morale, moi; je vas vous donner un conseil d'ami. Avec les femmes, voyez-vous.... jamais... faut jamais taper!... Ce pauvre diable de beau sexe, il est trop sensible! il n'y a pas moyen... ainsi, c'est convenu... Plus de rotins, plus de joncs, plus de bambous! la douceur en avant... Le mariage, voyez-vous, est un théâtre où l'on dépose les cannes en entrant; le dépôt des cannes... absolu.

(*Gaillard fait un mouvement violent qui fait trébucher sir Jack.*)

JACK, *repoussant Gaillard.*

Prenez-donc garde, Gaillard! vous avez failli me renverser.

GAILLARD.

Air: *Vos maris en Palestine.*

C'est vrai que j' trébuche en diable;
Mais prêtez-moi votre appui.

JACK, *à part.*

Le drôle serait capable
De m'entraîner avec lui.

ENSEMBLE.

(*Au public*)

Soutenez-nous aujourd'hui.

JACK.

Il serait triste un jour de noce,
De tomber tous deux à la fois.

GAILLARD.

Oui, ce s'rait vexant, je crois;
Ça pourrait lui faire un' bosse
Et moi, ça m'en ferait trois.

CHOEUR.

Air *du Concert à la Cour.*

Après tant de jours de tristesse,
A la fin sir Jack est heureux.
Que le bonheur et la plus douce ivresse
Règnent désormais en ces lieux.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ÉPISODE.

Catalogue

Des Pièces de théâtre à vendre chez L. DUMONT, *Éditeur du Répertoire Dramatique in-8°.*

Les Jolis Soldats. Le Comédien de Paris. Le Gérard et Marie. Mes derniers Vingt sols. L'Ours et le Pacha. Les Mémoires d'un Colonel. Midi ou l'Abdication. La Famille du porteur d'eau. Le Ménage de Garçon. La Chatte. Le Colonel. Le Mariage à la Hussarde. L'Homme de paille. Le Mari par intérim. La Dette d'honneur. Philibert marié. L'Arbitre. Les Compagnons du Devoir. Rataplan. Les Deux Matelots. L'Écrivain public. Le Gascon à trois Visages. Les Empiriques. Le Jeune Maire. Le Futur de la Grand'maman. Sainte Périne. Le Coureur de Veuves. Perkins-Warbec. Odéina. Le Petit Fifre. L'Artiste. Le Solliciteur. Zoé. 1750 et 1827. Cinq Heures du Soir. Riche et Pauvre. Les Amans Enfoncés. L'Obligeant. La Villageoise. Élise. Le Fou. l'Ami Bontems. Éveline. Le Concert. Le château de mon Oncle. La soirée à la Mode. Les Petits appartemens. Les Contrebandiers. L'Important. Le Colporteur. Masaniello. Le Lit de Circonstance. Les Deux Amis. Faust. Les Dames Martin. Chacun de son côté. Les Dames Peintres. Le Maître de Forges. La Reine de seize ans. La Muette de Portici. Le mariage à l'Anglaise. Yelva ou l'Orpheline Russe. Les Dix francs de Jeannette. Les Éphémères. Le dernier jour de Missolonghi. Le Paysan. Bisson. Les Petits Braconniers. Le Caissier. Le Page. Les Brigands. M. Ducroquis. Charles II. Henri IV. Le mariage impossible. La Laitière Suisse. Matin et Soir. Le Barbier Châtelain. La Manie des Places. Le Vieux Mari. Avant, Pendant et Après. Le Farceur de Société. Le Châlet. La Marraine. Le Comte Ory. La Demoiselle et la Paysanne. L'école de Natation. J'épouse ma Femme. Le Bourgeois de Paris. Bugg. Les Poletais. Le Papier Timbré. Valentine. La Nourrice sur Lieu. La Semaine des Amours. Malvina. Les Moralistes. La Saint Valentin. La Duchesse et le Page. Jean. La Violette. Les Employés. La Fiancée. Les Cuisiniers. La Bossue. Théobald. La Jeune Fille et la Veuve. Madame de Sainte-Agnès. Le Parisien à Londres. Pierre et Catherine. La Veille et le Lendemain. Le Cousin Frédéric. Le Ménage du Maçon. Cache-Cache. Rochester. M. le Marquis. Les suites d'un Mariage de Raison. La Nouvelle Clary. La Maîtresse. Les deux Nuits. La Partie d'Anes. Le dernier Jour d'un Condamné. L'Orpheline. Sir Jack. Les deux Pères. Le vieux Général. Le soldat Laboureur.

Chaque pièce se vend séparément 25 *cents*, *et* 15 *cents lorsque l'on souscrit pour* 12 *pièces.*

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel